Document généré le 3 juin 2025 04:19

Revue d'histoire de l'Amérique française

Saint Jean de Brébeuf, routier de la Huronie

René Latourelle, s.j.

Volume 4, numéro 3, décembre 1950

URI : https://id.erudit.org/iderudit/801652ar
DOI : https://doi.org/10.7202/801652ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Latourelle, R. (1950). Saint Jean de Brébeuf, routier de la Huronie. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *4*(3), 322–344. https://doi.org/10.7202/801652ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1950

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SAINT JEAN DE BRÉBEUF
ROUTIER DE LA HURONIE*

VOYAGE ANCIEN, VOYAGE MODERNE — L'EMBARQUEMENT — LA VIE DU CANOT OU LE CODE DU BON VOYAGEUR — L'ITINERAIRE — RENCONTRES — VOYAGES EN PREMIERE CLASSE — SAUTS ET PORTAGES — LE MENU — LE VISAGE DE LA MORT — DIFFICULTES EXTRAORDINAIRES — ENFIN, LE TERME — L'AME DU ROUTIER.

Le touriste, qui entreprend aujourd'hui le voyage de Midland, au sanctuaire des Martyrs canadiens, se représente difficilement ce que pouvait être, en 1634, le même voyage accompli dans les conditions que nous décrivent les missionnaires de l'époque. Muni de tout le confort désirable, il met à peine une petite journée pour franchir la distance qui sépare Québec de l'ancien territoire de la Huronie. Et il eût suffi de soixante-dix heures à un transport moderne pour passer de Montréal à la baie Georgienne, si le gouvernement canadien avait donné suite, en 1904, au projet de canalisation de l'Outaouais.[1] Les premiers missionnaires, Récollets et Jésuites, ne connurent ni cette rapidité, ni ce confort.

Nous voudrions posséder sur leur voyage une description bien au point, accompagnée de cartes et de précisions topographiques ou toponymiques. Hélas, ils ne voyageaient pas, surtout à cette époque, dans un dessein d'exploration. La route, pour eux, ne représentait que l'étape avant l'œuvre essentielle de l'évangélisation. D'autre part, ils ne tenaient pas à dresser sous nos yeux le catalogue de leurs misères. Quelques-uns, toutefois, nous ont laissé des relations assez étendues, riches de renseignements. Celle de Brébeuf est la plus

---

* Cet article est extrait d'un ouvrage intitulé *Etude sur les Ecrits de saint Jean de Brébeuf* qui paraîtra dans la collection STUDIA, série d'études publiées par les Facultés de philosophie et de théologie de la Compagnie de Jésus, à Montréal.

1. "Canal maritime de la Baie Georgienne, Rapport sur le levé des plans, avec cartes, plans et estimations" (Ministère des travaux publics, *Document parlementaire No 19a*, Ottawa, 1908—1909).

abondante avec celles de Sagard[2], Chaumonot[3], Allouez[4]. Premier Jésuite à accomplir le voyage de la Huronie, une première fois en 1626, et une deuxième fois en 1634, Brébeuf est un important témoin de cette grande route de l'ouest qu'il nous a décrite avec un luxe de détails que nous ne retrouverons plus chez les missionnaires à venir. Nous possédons de lui cinq documents qui s'y rapportent directement: la *Relation* de 1635[5], l'*Avertissement d'importance* de la *Relation* de 1636[6], une instruction spéciale pour les Pères qui doivent faire le voyage[7], et deux lettres écrites en cours de route: l'une aux Trois-Rivières[8], et l'autre au Long-Sault[9]. Au total environ vingt pages, c'est-à-dire presque le double du texte de Champlain sur le même sujet[10]. Brébeuf, assurément, n'apporte pas dans ces documents toute la précision technique du célèbre cartographe. Il gagne en revanche en pittoresque. Au surplus, ne l'oublions pas, cet ancien procureur du collège de Rouen a conservé de la fréquentation des registres l'habitude de l'observation et des supputations exactes.

I — L'EMBARQUEMENT

Le premier juillet 1634[11], Brébeuf partait de Québec pour les Trois-Rivières avec l'intention d'y rencontrer les Hurons, qui ne

2. Emile Chevalier, éd., *Le Grand voyage du pays des Hurons situé en Amérique, vers la mer douce, ès derniers confins de la Nouvelle-France dite Canada par F. Gabriel Sagard Théodat* (2 vol., Paris, 1865), 1: 41—50. Désormais, Sagard, *Le Grand Voyage.*

3. Le P. Chaumonot au P. Nappi, 1er mai 1640, dans Félix Martin, éd., *Autobiographie du Père Chaumonot de la Compagnie de Jésus et son Complément* (Paris, 1885), 48—54.

4. R.G. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents* (73 vol., Cleveland, 1896—1901), 50: 248–270. Désormais, l'abréviation sera: JR.

5. *Relation/ de ce qui s'est passé/ Aux Hurons/ en l'année 1635./ Enuoyée à Kébec au Père Le Jeune,/ par le P. Brébeuf,* JR, 8: 68–88.

6. JR, 10: 88, 98. Cet *Avertissement* constitue le chapitre troisième de la première partie de la *Relation* huronne de 1636.

7. *Instruction pour les/ Peres de nostre Compagnie qui seront envoiez aux Hurons,* JR, 12: 116—122.

8. Jean de Brébeuf à un Jésuite de Rouen, 3 juillet 1634, archives du collège Sainte-Marie, série des photostats, E–26.

9. JR, 7: 218—220.

10. C.H. Laverdière, éd., *Oeuvres de Champlain* (2 vol., Québec, 1870), 442—455, 508—511. A l'avenir: Laverdière, *Champlain.*

11. JR, 7: 212.

manqueraient pas de venir pour la traite, et de remonter ensuite avec eux, une fois leurs affaires terminées. Trois-Rivières était un lieu de ralliement naturel pour les Algonquins et les Hurons de l'ouest, pour les Algonquins du Saint-Maurice et ceux du bassin laurentien.

Mais se faire accepter dans les canots des Indiens n'était pas toujours chose aisée. Brébeuf en savait quelque chose. En 1626, le mauvais vouloir des Hurons avait failli le laisser à pied: "Le Diable qui craint la touche, écrivait à ce sujet Lalemant, a voulu jouer des siennes: car nos Pères estans desia embarquez, les Sauvages par deux ou trois fois les voulurent faire desembarquer, alleguans que leurs canots estoyent trop chargez, mais enfin Dieu l'emporta par dessus luy. On gagna les Sauvages à force de présens[12]."

Des difficultés, plus sérieuses encore, s'étaient produites en 1633. Très maniables au début, par suite des excellents procédés de Champlain et de Brébeuf, les sauvages s'étaient d'abord disputé l'honneur de transporter les missionnaires. Un copieux festin avait achevé de les conquérir. Dejà, on faisait les derniers préparatifs lorsque, soudain, toutes ces belles dispositions chavirèrent. Un Algonquin de l'Ile, mécontent de ce que Champlain voulait mettre à mort un de leurs alliés de la Petite-Nation qui avait assassiné un Français, s'opposa vigoureusement au départ des Pères. Il soutint avec violence "que les parens du prisonnier estoyent aux aguets sur la rivière pour tuer les François s'ils les pouvoyent attrapper au passage"[13]. Impressionnés par ses clameurs, les Hurons répondirent, aux invites pressantes de Champlain, "que la rivière n'estoit pas à eux, & qu'on prist garde avec ces autres nations s'ils pourroient passer en asseurance"[14]. Pour éviter un conflit qui ne manquerait pas d'éclater entre blancs et sauvages, si les Algonquins venaient à exécuter leurs menaces, Brébeuf, bien malgré lui, décida de remettre son voyage à l'année suivante[15].

Mais, cette fois, il était résolu à tenter l'impossible, "jugeans qu'il importoit du tout, d'avoir un pied dans le Pays, afin d'en ou-

12. JR, 4: 220.

13. JR, 6: 8.

14. *Ibid.*, 10.

15. On trouve le récit de ces tracasseries dans JR, 5: 248—266; 6: 6—18.

vrir la porte, qui sembloit étroittement fermée à la Foy. Cette résolution fut encore plus aisée que l'exécution"[16] car, écrit-il au P. Le Jeune, quelques jours plus tard: "Iamais je ne veys embarquement tant balotté & plus traversé par les misères, comme je croy de l'ennemy commun du salut des hommes, c'est un coup du Ciel que nous soyons passé outre.[17]" Et Brébeuf de raconter les multiples démarches qu'il dut faire avant d'aboutir[18].

Alors qu'en 1633 les canots des Hurons étaient descendus en nombre pour la traite, il n'y avait, en 1634, que onze canots pour recevoir un surplus de dix hommes avec leurs bagages. En effet, il fallait embarquer, outre Brébeuf, les Pères Daniel et Davost, ses compagnons, et sept laïcs: Simon Baron, Robert Le Coq, François Petitpré et Pierre, domestiques; Dominique et le "petit" Martin, jeunes garçons, et enfin Jean Nicolet, interprète, qui entreprenait alors son voyage aux Illinois. Brébeuf, pourtant, ne pouvait manquer cette occasion: un sérieux échec subi par les Hurons dans une rencontre avec les Iroquois, au printemps dernier, ainsi que la perte de deux cents de leurs guerriers, allaient probablement empêcher tout autre convoi de descendre cette année-là[19].

Brébeuf se met donc en frais de trouver de la place pour tout son monde. Les Hurons, dans l'ensemble, sont assez bien disposés, mais leurs compagnons algonquins le sont beaucoup moins; un de leurs capitaines surtout, nommé La Perdrix, fait de l'opposition. Sur ces entrefaites, le cinq juillet, arrive Du Plessis Bochard, général de la flotte[20]. Il presse les événements, tâche de gagner les Algonquins, discute avec La Perdrix. A force d'arguments et de cadeaux, il obtient son point[21]. Le 6, grand conseil; nouvelles défilades, cette fois de la part des Hurons: ils s'excusent "sur leur petit nombre qui ne sçauroit passer tant de François, sur la petitesse de leurs canots, & sur leurs maladies; en un mot, ils eussent bien voulu embarquer quelques François bien armez, mais non pas de ces longues robbes,

16. JR, 8: 68.
17. JR, 7: 216.
18. La *Relation* de 1634 confirme celle de Brébeuf, JR, 7: 212—226.
19. JR, 8: 68; 7: 212—214.
20. JR, 8: 70.
21. JR, 7: 216.

qui ne portent point d'arquebuses"[22]. Un Huron cependant, au sortir de l'assemblée, tire Brébeuf à part et lui déclare qu'il est prêt à prendre trois hommes. Stimulés par cet exemple, les Hurons d'une autre tribu s'engagent à leur tour pour trois Français. Du Plessis Bochard, pour raffermir encore les courages, fait de nouveaux présents et offre un festin de trois chaudières. Mais voici qu'à ce moment, comme pour mettre le comble à tant de traverses, la maladie s'abat sur les sauvages, réduisant de moitié leur nombre, leurs forces et leur patience déjà trop courte. Tout est remis en question. Une fois de plus, dit Brébeuf, il fallut "délibérer qui s'embarqueroit et qui demeureroit; choisir entre nos pacquets ceux que nous porterions, & donner ordre pour le reste, & tout cela en moins d'une demye-heure, où il eust êsté besoin de journées entières... nous redoublasmes les présens, nous diminuasmes nostre petit bagage, & prismes seulement ce qui concernoit le sainct Sacrifice de la Messe, & ce qui estoit absolument nécessaire pour la vie[23].

En cet instant critique, Brébeuf se tourne du côté du ciel et fait vœu à Saint Joseph de vingt messes[24]. Aussitôt, les difficultés s'apaisent et, le 7 juillet 1634, Brébeuf s'embarque avec le P. Daniel et un domestique. Deux autres Français montent avec les Algonquins. Le P. Davost, enfin, et le reste de la troupe réussissent à partir dans les quinze jours suivants[25].

Pour extraordinaires qu'elles soient, ces difficultés n'en montrent pas moins à quoi pouvait s'attendre, de la part des sauvages inconstants, le voyageur qui s'embarquait pour les pays d'en haut.

II — LA VIE DU CANOT

Et voici le départ... Brébeuf recommande, si l'on veut "agréer aux sauvages", de ne jamais se faire attendre[26]. Le canot, se trouvant déjà en pleine eau, à quelques pas du rivage, il faut, pour y monter, "retrousser tellement ses habits qu'on ne se mouille point, & qu'on

22. *Ibid.*, 7: 216.
23. JR, 8: 72.
24. JR, 7: 218.
25. JR, 8: 74.
26. JR, 12: 116.

ne porte ny eau ny sable dans le canot"[27]. L'eau, en effet, mouillerait les bagages, et le sable, s'infiltrant entre les clisses et l'écorce, finirait par percer celle-ci[28]. Au dire de Chaumonot, les canots des Hurons "ont environ quinze pieds de long sur trois et quatre de large au milieu"[29]. La longueur moyenne semble avoir été de quinze à vingt pieds[30].

Une fois dans le canot, il faut se trouver une place à travers les bagages, puis se tenir à genoux, accroupi et "replié comme un hérisson". Position incommode, sans doute, mais c'est la seule qu'on tolère. Le chapeau à larges rebords serait bien utile pour se défendre contre les coups de soleil; qu'on y renonce pourtant, "il faut plutost prendre son bonnet de nuict. Il n'y a point d'indécence parmi les Sauvages"[31]. D'ailleurs, ceux-ci pourraient s'en emparer[32] ou, d'un coup d'aviron, l'envoyer promener sur l'eau.

La vie du canot comporte tout un ensemble d'attitudes et de convenances que Brébeuf a parfaitement définies en des règles que nous pourrions appeler le "code du bon voyageur"[33].

Un conseil général d'abord: "il se faut comporter en sorte qu'on ne soit point du tout importun à pas un de ces barbares"[34]. En pratique, cela veut dire qu'il faut éviter les questions inutiles, mortifier son désir d'apprendre la langue, ne pas interroger à tout propos sur les détails de la route. D'ailleurs, on n'y gagnerait que fort peu: "le silence est un bon meuble en ce temps là"[35]. A tout prix, il faut éviter de passer pour un être maussade, ayant toujours à la bouche

27. *Ibid.*, 118.

28. Lucien Campeau, "Voyageurs et martyrs", *Lettres du Bas-Canada*, 2 (1948): 23.

29. Le P. Chaumonot au P. Philippe Nappi, 1er mai 1640, dans Martin, *Autobiographie du Père Chaumonot*, 53.

30. Lucien Campeau, "Voyageurs et martyrs", *Lettres du Bas-Canada*, 2 (1948): 19. Cet article contient une excellente étude sur le canot d'écorce des Indiens: sa fabrication, ses dimensions, sa résistance, son chargement.

31. JR, 12: 120.

32. Le P. Allouez dit: "j'eu grande peine à conserver mon chapeau, dont les bords leur paroissoient bien propres, pour se défendre des ardeurs excessives du soleil", JR, 50: 256.

33. JR, 12: 116—122.

34. *Ibid.*, 118.

35. *Ibid.*, 118.

des remarques désobligeantes; si vraiment "il est besoin de reprendre quelque chose, il le faut faire modestement, & avec des paroles & des signes qui tesmoignent de l'amour, & non de l'aversion, bref il faut tascher de se tenir et montrer tousiours joieux[36]."

Si les sauvages vous font une douceur, vous ménagent un bon coin dans le canot ou une bonne place dans la cabane, acceptez simplement et sans honte: "les plus grandes commoditez, sont pleines d'assez grandes incommoditez, & ces cérémonies les offencent[37]."

Le désir d'être serviable, toutefois, ne doit pas vous jeter dans un autre excès, comme serait celui de vous offrir pour une besogne que vous n'êtes pas décidé à poursuivre; par exemple, "ne commencez point à ramer, si vous n'avez envie de ramer toujours,... ne leur prestez point vos habits, si vous n'avez envie de leur laisser tout le voiage"[38]. Mal vous en prendrait, car les sauvages vous laisseraient vous morfondre ou grelotter. Il est plus facile de refuser au commencement que "de redemander, de changer ou desister par après."

Enfin, qu'on se tienne pour assuré que la réputation du missionnaire s'édifie durant le voyage. S'il se montre peu traitable, il sera définitivement considéré comme tel par les sauvages, et toutes les nations rencontrées en chemin ne manqueront pas d'en être informées. Si bien que tout le pays aura de vous une opinion bonne ou fâcheuse, selon votre conduite. "C'est une chose quasi incroiable, dit Brébeuf, comme ils remarquent et retiennent jusques au moindre défaut[39]."

Et il termine ainsi la suite de ces conseils, écrits avec beaucoup d'humour et de fine psychologie: "Voilà une leçon bien aisée à apprendre, mais bien difficile à pratiquer; car sortans d'un lieu bien poli, vous tombez entre les mains de gens Barbares, qui ne se soucient gueres de vostre Philosophie, ny de vostre Théologie...: si vous pouviez aller nuds, & porter des charges de cheval sur vostre dos comme ils font, alors vous seriez sçavant en leur doctrine, & recogneu pour un grand homme, autrement non. Iesus-Christ est nostre vraie grandeur, c'est luy seul et sa croix qu'on doit chercher, courant

36. *Ibid.*, 118.
37. *Ibid.*, 120.
38. *Ibid.*, 120
39. *Ibid.*, 120—122.

après ces peuples, car si vous prétendez autre chose, vous ne trouverez rien qu'une affliction de corps et d'esprit[40]."

III — L'ITINÉRAIRE

Les indications fournies par Brébeuf sur l'itinéraire lui-même, c'est-à-dire sur les lieux et les nations rencontrées, sont fort sommaires. A vrai dire, elles n'ajoutent rien qui ne soit parfaitement connu déjà par les voyages de Champlain. La *Relation* de 1635, en effet, ne signale que les grandes articulations de la route.

Le premier endroit noté, après le départ, est la rivière des Prairies que Brébeuf distingue nettement de l'Outaouais. Il appelle de ce nom le bras qui sépare "l'Isle de Mont Réal" de "l'Isle de Montmagny"[41], — aujourd'hui l'île Jésus, — l'Outaouais n'étant que le bras ouest du Saint-Laurent[42]. La rivière de Saint-Laurent, dit-il, est fort accidentée "depuis qu'on a passé celle des Prairies. Car de là en avant elle n'a plus son lit égal, mais se brise en plusieurs endroits, roulant & sautant effroyablement, à guise d'un torrent impétueux, & mesme en quelques endroits elle tombe tout à coup de haut en bas, de la hauteur de plusieurs brasses"[43]. A ce texte très bref et général se réduit toute la description des chutes et rapides qui jalonnent le cours de l'Outaouais. C'est du Long-Sault, pourtant, que Brébeuf, profitant de la descente inattendue de quelques canots hurons, écrit à Le Jeune pour lui narrer les difficultés de son embarquement[44].

Brébeuf signale encore les trois nations algonquines qui s'éche-

40. *Ibid.*, 122.

41. Le Jeune écrit dans sa *Relation* de 1637: "Au costé du Nord de l'Isle de Mont Réal passe la Rivière des Prairies, qui est barrée par une autre Isle, belle & grande, nommée l'Isle de Montmagny. Au delà de cette Isle est la rivière S. Jean qui touche aux terres fermes du costé du Nord. La Rivière des Prairies fut ainsi appelée, parce qu'un certain nommé des Prairies conduisant une Barque, & venant à cet affour ou rencontre de ces trois fleuves s'égara dans les Isles qu'on y rencontre, tirant à cette rivière qu'on nomma après de son nom," JR, 12: 132—134.

42. Champlain appelle l'Outaouais la rivière des Algoumequins, Laverdière, *Champlain*, 443, 507.

43. JR, 8: 74—76.

44. JR, 7: 218. Le Jeune ajoute que le Long Sault est "à quelque quatre vingt lieues de Kébec".

lonnent le long du parcours[45]. D'abord, les gens de la Petite Nation[46], habitant à l'est de l'Outaouais, précisément dans la région actuelle de Papineauville et de la rivière Petite-Nation[47]. Puis, un peu plus loin, l'importante tribu des Algonquins de l'Isle, occupant le poste stratégique de l'île aux Allumettes[48]. Enfin, le groupe des Bissiriniens[49], ou Nipissiriniens, ou Sorciers, ainsi appelés, dit Sagard, à cause du grand nombre de ceux qui y font profession de parler au diable[50]. Cette tribu, qui occupait les abords du lac Nipissing, se montrait généralement fort accueillante pour les voyageurs de passage. Aussi les missionnaires s'y arrêtaient-ils volontiers pour goûter quelque repos, avant d'entreprendre la dernière étape qui, par la rivière des Français et la baie Georgienne, les devait conduire jusqu'en Huronie. Brébeuf lui-même dit s'être arrêté un jour au pays des Bissiriniens[51].

On le voit, ces données fragmentaires sur la grande route de l'ouest qui, durant près de deux siècles, fut celle des traiteurs et des explorateurs, ont besoin d'être complétées par les récits de Champlain[52].

---

45. François du Péron, écrivant à son frère, le 27 avril 1639, fait aussi mention de ces trois Nations: "Le long du chemin, nous avons rencontré trois nations algonquines errantes: 1 — la petite nation; 2 — ceux de l'île; 3 — les sorciers; le reste forêts et rochers incultes, sauts et précipices", Auguste Carayon, éd., *Première Mission des Jésuites au Canada, Lettres et documents inédits* (Paris, 1864), 169—170.

46. JR, 8: 74. Champlain appelle cette nation les Ouescharini, Laverdière, *Champlain*, 447.

47. JR, 5: 291.

48. C'est sur cette île que le P. Davost fut abandonné par ses compagnons sauvages, JR, 8: 80. Un portage forçait les voyageurs de s'y arrêter, et c'était l'occasion pour les Algonquins d'exiger d'eux un fort tribut. Le Jeune écrit, dans sa *Relation* de 1636: "Ces Insulaires voudroient bien que les Hurons ne vinssent poinct aux François, et que les François n'allassent poinct aux Hurons, afin d'emporter eux seuls tout le trafic; c'est pourquoi ils ont fait tout ce qu'ils ont peû pour nous boucher le chemin... Les présens ouvrent pour l'ordinaire cette porte, quelques fois on les fait plus grands, quelques fois plus petits, selon les occurrences", JR, 9: 274—276.

49. JR, 8: 74.

50. Sagard, *Le Grand Voyage*, 1: 50.

51. JR, 8: 88.

52. Un premier voyage, entrepris par Champlain en 1613, le conduisit jusqu'à l'île aux Allumettes. En cours de route, il eut soin de décrire, et même de baptiser les lieux rencontrés. C'est ainsi qu'il décrit, avec une particulière attention, le saut St-Louis, le lac des Deux-Montagnes, la rivière Petite-Nation, la Gatineau, la Rideau, le saut de la Chaudière, le lac et les rapides des Chats, le lac et l'île des Allumettes, Laverdière, *Champlain*, 442—455. Aux tribus remarquées par Brébeuf Champlain ajoute les Kinounchepirini, établis au sud de l'île des Allumettes, et les Madaouas-

A part ce premier circuit, classique[53], suivant le Saint-Laurent, l'Outaouais, la Mattawa, la rivière à la Vase, le lac Nipissing, la rivière des Français et la baie Georgienne, Brébeuf en signale un second, par le sud, c'est-à-dire par le saut St-Louis et le lac des Iroquois ou Ontario; mais, dit-il, "la crainte des ennemis et le peu de commodité qui s'y rencontre, en rend le passage désert[54]."

IV — LES CONDITIONS DU VOYAGE: "DIFFICULTÉS ORDINAIRES"

Trop bref peut-être sur le chapitre de la géographie, — d'ailleurs facile à reconstituer puisqu'il représente l'élément inchangé du voyage, — Brébeuf, en revanche, est abondant et vraiment neuf lorsqu'il parle des conditions du voyage. Le tableau, cette fois, est concret à loisir.

Brébeuf a connu deux formes de voyage: la forme aisée, si l'on peut dire, sorte de voyage en première classe, illustrée par le voyage de 1626, et la forme difficile, misérable, épuisante, illustrée par celui de 1634. Dans sa *Relation* de 1635, Brébeuf distingue nettement ces deux formes et décrit avec soin les difficultés propres à chacune[55].

Accompli, même dans des conditions idéales, le voyage de la Huronie comporte toujours deux difficultés essentielles.

"Sauts et portages"

"La première est celle des sauts et portages...: toutes les rivières de ce Pays en sont pleines"[56]. Il y a deux façons de franchir ces obsta-

---

kaïrini, situés sur la rivière du même nom, *Ibid.*, 446, 450. En 1615, poussant plus loin, Champlain se rendit jusqu'en Huronie. Du pays qui sépare l'île des Allumettes du lac Huron, il fit une description plutôt sommaire, se contentant de remarquer l'aspect "mal aggréable" du pays, les nombreux lacs et portages, *Ibid.*, 507—513. Sur ce parcours, il fit rencontre des Otaguotouemins, installés au nord de l'île des Allumettes, des Nipissiriniens, où il s'arrêta deux jours, et des Cheveux-Relevés, *Ibid.*, 508, 511, 512—513.

53. On peut lire sur l'Outaouais l'article de Benjamin Sulte, "The Valley of the Grand River", *Mémoires et comptes rendus de la Société Royale du Canada*, série 2, 4 (1898), section 2, pp. 107—135; sur le circuit tout entier, Stewart Wallace, éd., *The Encyclopedia of Canada* (6 vol., Toronto, 1935—1937), 5: 71; 5: 10; 2: 399.

54. JR, 8: 74; 33: 64.

55. JR, 8: 74—78.

56. *Ibid.*, 74.

cles naturels que sont les chutes et les rapides: porter ou traîner[57]. "Quand on approche de ces cheutes ou torrens, il faut mettre pied à terre, & porter au col à travers les bois, ou sur de hautes & facheuses roches, tous les pacquets et les canots mesmes. Cela ne se fait pas sans beaucoup de travail, car il y a des portages d'une, de deux & de trois lieues, joint qu'il faut en chacun faire plusieurs voyages, si on a tant soit peu de pacquets[58]."

L'autre façon consiste à tirer le canot à la cordelle. Lorsque la rivière est moins profonde et moins impétueuse, les sauvages entrent dans le courant et traînent leurs canots avec "d'extremes peines et dangers; car ils en ont par fois jusques au col, si bien qu'ils sont contraints de quitter prise, & se sauver comme ils peuvent de la rapidité de l'eau qui emporte & leur arrache le canot"[59]. Manœuvre difficile, où risquent leur vie, non seulement celui qui tient le canot, mais encore celui qui n'en est pas descendu[60]. Champlain raconte qu'un jour cet exercice faillit l'envoyer sous l'eau: tirant mon canot, dit- il, "je me pensay perdre, à cause qu'il traversa dans un des bouillons; & si je ne fusse tombé favorablement entre deux rochers, le canot m'entraisnoit; d'autant que je ne peus d'effaire assez à temps la corde qui estoit entortillée à l'entour de ma main, qui me l'offença fort, & me la pensa coupper[61]."

Pour être obligeant, Brébeuf, lui aussi, voulut prendre sa part de la corvée et aider ses compagnons à tirer leur canot à travers les rapides: "Je me suis quelquefois meslé d'aider à mes Sauvages: mais le fond de la rivière est de pierres si tranchantes, que je ne pouvois marcher long-temps estans nuds pieds[62]."

Se fiant à leur adresse et à leur connaissance des lieux, les Sauvages attendaient d'ordinaire au dernier moment pour prendre terre et commencer à portager. Mais, parfois, leurs calculs se trouvaient déjoués et la chute happait le canot et ses passagers. C'est ainsi qu'au sortir du lac Nipissing Brébeuf faillit se noyer: "au partir des Bissiriniens en descendant un saut, nous nous en allions tomber dedans

57. *Ibid.*, 76.
58. *Ibid.*, 76.
59. *Ibid.*, 76.
60. *Ibid.*, 76.
61. Laverdière, *Champlain*, 445.
62. JR, 8: 76.

un précipice, si mes Sauvages n'eussent promptement & habilement sauté en l'eau, pour détourner le canot que le courant emportoit"[63]. Ces dangers n'avaient rien d'exceptionnel, et tout voyageur en faisait l'expérience, surtout s'il ne savait pas nager, comme c'était le cas pour Brébeuf[64].

Le long du trajet, Brébeuf a supputé le nombre des portages: "je trouve que nous avons porté trente cinq fois, & traisné pour le moins cinquante"[65]. Ces chiffres coïncident assez bien avec ceux des autres voyageurs. Jogues indique 40 portages[66]. Sagard compte de 80 à 100 sauts[67]; et Ragueneau 60, sans compter les rapides[68].

On se figure encore mieux l'importance de cette première difficulté si l'on examine, sur une carte moderne, les principales dénivellations de la route. De la Mattawa à Montréal, la différence de niveau est de 465 pieds. La route passe par une altitude maxima de 677 pieds, le lac Nipissing se trouvant à 626 pieds; de ce dernier point à la baie Georgienne, la chute est encore de 62 pieds. Le rapport du gouvernement fédéral sur le canal maritime de la baie Georgienne prévoyait, pour l'ensemble du parcours, plus de 25 dénivellations majeures et 28 milles de tranchées de canalisation[69].

La nourriture

"La deuxième difficulté ordinaire est pour le vivre; souvent il faut jeusner, si l'on vient à perdre les caches qu'on a faites en des-

63. *Ibid.*, 82.

64. *Ibid.*, 82; JR, 39: 176, 56.

65. JR, 8: 76.

66. JR, 31: 18.

67. Edwin Tross, éd., *Histoire du Canada et Voyages que les Frères Mineurs Recolletes y ont faicts pour la conversion des Infidèles depuis l'an 1615 par Gabriel Sagard Théodat avec un dictionnaire de la langue huronne* (4 vol., Paris, 1866), 1: 175. A l'avenir: Sagard, *Histoire du Canada.*

68. JR, 33: 66.

69. Les principales de ces dénivellations sont produites par les rapides de la Rivière des Prairies, les rapides du Sault-au-Récollet, les rapides de Pointe-Fortune, les chutes Chaudière, les rapides des Chats, les rapides des Chenaux, de Rocher-Fendu, les rapides Paquette, les rapides des Joachims, de Rocher-Capitaine, de Deux-Rivières, Les Epines, les chutes du Grand-Paresseux, les chutes Chaudière, les rapides des Cinq-Milles, les chutes Horseshoe, les rapides des Dalles. On peut étudier la description de ces chutes et rapides dans "Canal maritime de la Baie Georgienne, Rapport sur le levé des plans, avec cartes, plans et estimations" (Ministère des Travaux publics, *Document parlementaire No 19a*, Ottawa, 1908—1909), 100—163.

cendant, & quand on les retrouve, on ne laisse pas d'avoir bon appétit après s'y estre traicté. Car le manger ordinaire n'est que d'un peu de bled d'Inde cassé assez grossièrement entre deux pierres, & quelquefois tout entier dans de l'eau pure[70]."

Brébeuf recommande de toujours apporter en voyage un fusil ou un miroir ardent pour faire du feu, le soir, "quand il faudra cabaner", et aussi pour permettre aux sauvages de pétuner en cours de route[71]. La nourriture, évidemment, sera mal apprêtée, sale, demi-cuite, insipide. Il n'en faut pourtant rien laisser paraître, mais "s'efforcer de manger de leurs sagamitez ou salmigondits, en la façon qu'ils les apprestent[72]."

Il existe deux moyens de se ravitailler. Car il ne saurait être question de transporter avec soi d'embarrassantes provisions. Les sauvages qui descendent pour la traite cachent de deux jours en deux jours, en des sacs d'écorce de bouleau, le blé d'Inde qui leur est nécessaire pour le retour. "Il n'y a point d'autres hostelleries que ces cachettes"[73]. Si on les perd, ou si quelque larron au flair plus développé vient à les découvrir et s'en empare, on en sera quitte pour un jeûne de plus. En toute hypothèse, il faut chasser comme une tentation l'idée d'un festin.

Le second moyen, c'est de traiter avec les tribus que l'on rencontre[74]. Aussi Brébeuf conseille-t-il de se munir au départ "d'une demi-grosse d'alesnes, de deux ou trois douzaines de petits couteaux qu'on appelle jambettes, d'une centaine d'hains, avec quelques canons & rassades, afin d'achepter du poisson, ou d'autres commoditez au rencontre des Nations, pour festoier ses Sauvages, & seroit bon de leur dire dès le commencement, voilà pour achepter du poisson[75]."

Enfin, il faut renoncer à l'habitude européenne des trois repas réguliers, les sauvages ne faisant chaudière que deux fois le jour,

---

70. JR, 8: 78. Sagard se plaint des sagamités huronnes qu'il ne put se résoudre à manger qu'après avoir épuisé sa provision de biscuits de mer, Sagard, *Le Grand Voyage*, 1: 43—44.

71. JR, 12: 116.

72. *Ibid.*, 116—118.

73. JR, 7: 22; Sagard, *Le Grand Voyage*, 1: 46—47.

74. JR, 8: 78.

75. JR, 12: 120.

c'est-à-dire au lever et au coucher du soleil[76]. Avis est donné aux estomacs de s'entraîner à passer douze heures entières sans rien prendre. Si les caches font défaut, dans une région encore éloignée des centres ordinaires de ravitaillement, il faudra même, comme le Père Allouez en 1665, se contenter pour tout menu de mousse et de racines:

> Il arrivoit quelques fois qu'après avoir bien porté des pacquets, & après avoir ramé tout le jour, & mesme deux ou trois heures dans la nuict, nous nous couchions sur la terre, ou sur quelque rocher sans souper, pour recommencer le jour d'après avec les mesmes travaux... Quand la faim survient à ces incommodités, c'est une rude peine; mais qui enseigne bien tost à prendre goust aux racines les plus amères, & aux viandes les plus pourries... Il fallut s'accoutumer à manger une certaine mousse qui naist sur les rochers: c'est une espèce de feuille en forme de coquille, qui est tousiours couverte de chenilles et d'araignées, & qui étant bouillie, rend un bouillon insipide, noir et gluant, qui sert plustost pour empescher de mourir, que pour faire vivre. Un certain matin, on trouva un cerf mort depuis quatre ou cinq jours:... quoy que la mauvaise odeur empeschast quelques uns d'en manger, la faim me fit prendre ma part: mais j'en eû la bouche puante jusqu'au lendemain[77].

"Adioustez à ces difficultés..."

Outre ces difficultés qui proviennent des chutes, des rapides et du ravitaillement, Brébeuf signale encore quelques ennuis secondaires qui ne manquent pas d'être impressionnants: "Adioustez à ces difficultez qu'il faut coucher sur la terre nue, ou sur quelque dure roche, faute de trouver dix ou douze pieds de terre en quarré pour placer une chétive cabane; qu'il faut sentir incessamment la puanteur des Sauvages recreus, marcher dans les eaux, dans les fanges, dans l'obscurité & l'embarras des forests[78], où les piqueures d'une multitude infinie de mousquilles & cousins vous importunent fort.

---

76. *Ibid.*, 118.

77. JR, 50: 256—258.

78. Sagard écrit: "On a aussi quelquefois bien de la peine à se faire passage avec la teste et les mains parmy les bois touffus, où il s'y en rencontre aussi grand nombre de pourris et tombez les uns sur les autres, qu'il faut enjamber, puis des rochers, pierres, et autres incommoditez qui augmentent le travail du chemin", Sagard, *Le Grand Voyage*, 1: 49.

Je laisse à part un long et ennuyeux silence où l'on est réduit[79]. J'entends pour les nouveaux qui n'ont par fois en leur compagnie personne de leur langue, & ne sçavent celle des Sauvages[80]."

De ces tourments, le plus sensible peut-être, en tout cas celui dont les voyageurs se plaignent universellement, — surtout s'ils entreprennent le voyage au début de la saison, — c'est le harcèlement continu des moustiques. Chaumonot le compare "au châtiment que Dieu infligea à Pharaon" et affirme qu'il "rend quelquefois la peau semblable à celle d'un lépreux"[81]. Sagard se croit tout bonnement à la guerre et se protège comme il peut "par le moyen d'une estamine". Telle est l'animosité de ces "meschants animaux" contre ceux "qui n'ont pas encore pris l'air du pays" que plusieurs en perdent la vue pour un temps[82].

Les voyageurs sont unanimes aussi à représenter la puanteur des sauvages comme une cause substantielle de mortification[83].

Ainsi s'achève le tableau du voyage normal, accompli dans des conditions, somme toute, favorables. Ce sont là, dit Brébeuf, difficultés "communes avec tous ceux qui viennent en ces pays"[84]. Ces conditions idéales furent celles des Pères Le Mercier et Pijart, arrivés en août 1635: ils ont été "fort doucement conduits, ils n'ont ny ramé ny porté, sinon leurs petites hardes; mais plustost ont esté honorez, & portez eux-mesmes aux endroits fascheux & difficiles".[85] Elles furent également, en 1636, celles des Pères Garnier et Chastellain qui "s'embarquèrent le plus heureusement du monde pour aller aux Hurons"[86]. Brébeuf, lui aussi, en 1626, connut ces douceurs relatives: "je n'avois point manié l'aviron, ny porté de fardeaux non plus que les autres Religieux qui avoient aussi fait le mesme che-

79. Sur le poids du silence, voici l'éloquent témoignage du futur linguiste Chaumonot: "la plus grande difficulté venait de ce que nous ne pouvions comprendre leurs paroles, ni leurs gestes, qui diffèrent des nôtres autant que leur langue. Nous n'avions pas d'interprète pour expliquer leur pensée ou pour leur exposer nos besoins", Martin, *Autobiographie du P. Chaumonot*, 53.

80. JR, 8: 78.

81. Martin, *Autobiographie du P. Chaumonot*, 50.

82. Sagard, *Le Grand Voyage*, 1: 49—50.

83. Sagard, *Le Grand Voyage*, 1: 43; Martin, *Autobiographie du P. Chaumonot*, 53.

84. JR, 8: 78.

85. JR, 10: 56.

86. JR, 9: 244—250.

min"[87]. Sagard, en effet, n'eut qu'à se louer, en 1623, des excellents procédés de son sauvage: "compatissant à ma peine et faiblesse, il m'exemptoit de nager et de tenir l'aviron, qui n'estoit pas me descharger d'une petite peine, outre le service qu'il me faisoit de porter mes hardes et mon pacquet aux Saults, bien qu'il fust desia assez chargé de sa marchandise, et du canot qu'il portait sur son espaule parmy de si fascheux et pénibles chemins[88]."

Mais pour douces que soient les conditions du voyage, elles restent toujours une rude école de vertu, et celui qui monte en Huronie doit se rappeler le sérieux avertissement de Brébeuf:

> Pour facile que puisse estre la traversée des Sauvages, il y a tousiours assez dequoy abbattre bien fort un cœur qui ne seroit pas bien mortifié; la facilité des Sauvages n'accourcit pas le chemin, n'aplanit pas les roches, n'esloigne pas les dangers. Soyez avec qui que vous voudrez il faut vous attendre à estre trois & quatre semaines par les chemins tout au moins, de n'avoir pour compagnie que des personnes que vous n'avez jamais veu, d'estre dans un Canot d'escorce en une posture assez incommode, sans avoir la liberté de vous tourner d'un costé ou d'autre, en danger cinquante fois le jour de verser, ou de briser sur les roches. Pendant le jour le Soleil vous brusle, pendant la nuict vous courez risque d'estre la proye des Maringoins. Vous montez quelquefois cinq ou six saults en un jour, & n'avez le soir pour tout réconfort qu'un peu de bled battu entre deux pierres, & cuit avec de belle eau claire; pour lit la terre, & bien souvent des roches inégales & raboteuses, d'ordinaire point d'autre abry que les estoiles, & tout cela dans un silence perpétuel; si vous vous blessez à quelque rencontre, si vous tombez malade, n'attendez de ces Barbares d'assistance, car où la prendroient-ils. Et si la maladie est dangereuse et que vous soyiez éloignez des villages, qui y sont fort rares, je ne voudrais pas vous assurer, que si vous ne vous pouvez ayder vous mesme pour les suivre, ils ne vous abandonnent[89].

Cette page, par l'accumulation des détails, peut produire une impression de charge: elle ne fait pourtant que reprendre, en 1636, de façon plus littéraire et plus concise, ce qui apparaît déjà dans la *Relation* de 1635.

---

87. JR, 8: 80.
88. Sagard, *Le Grand Voyage*, 1: 48—49.
89. JR, 10: 88—90.

V — LES CONDITIONS DU VOYAGE: "DIFFICULTÉS EXTRAORDINAIRES".

Outre les difficultés énumérées au paragraphe précédent, Brébeuf et ses compagnons en connurent d'extraordinaires: "La première a esté qu'il nous a fallu continuellement ramer, ny plus ny moins que les Sauvages"[90]. Avironner, ou *nager*, comme on disait parfois, n'était pas un simple sport. D'autant que les Hurons, robustes rameurs, ne craignaient pas les journées pleines. Au lever du soleil, ils prenaient l'aviron et le déposaient pour la nuit. Brébeuf écrit au P. Le Jeune: "V.R. excuse l'écriture & l'ordre, & le tout: nous partons si matin, gistons si tard, & ramons si continuellement, que nous n'avons quasi pas le loisir de satisfaire à nos prières: de sorte qu'il m'a fallu achever la présente à la lueur du feu"[91]. Malheur à ceux qui manquent d'entraînement ou dont la santé est trop fragile! L'épuisement rapide les attend, et la moquerie des sauvages. Brébeuf, dont le physique est d'un athlète et d'un conquérant plutôt que d'un missionnaire, avoue qu'il s'est "trouvé quelquesfois si las, que le corps n'en pouvoit plus"[92]. On comprend alors les plaintes du P. Allouez: "Je ne fû pas plustost embarqué, qu'il me mit un aviron en main, m'exhortant à ramer, & me disant que c'estoit là un employ considérable, & digne d'un grand Capitaine; ... bien que je fusse tout épuisé, Dieu me donna autant de forces qu'il en falloit pour nager toute la journée, & souvent une bonne partie de la nuict; ce qui n'empeschoit pas que je ne fusse d'ordinaire l'objet de leur mépris et de leurs railleries; parce que, quelque peine que je prisse, je ne faisois rien en comparaison d'eux, qui sont de grands corps, robustes, & tout faits à ces travaux[93]."

La seconde originalité du voyage de 1634, dit Brébeuf, "a esté qu'il nous falloit porter nos pacquets, ès portages, ce qui nous estoit aussi dur que nouveau, & encore plus aux autres qu'à moy, qui sçait

90. JR, 8: 78.
91. JR, 7: 220.
92. JR, 8: 80.
93. JR, 50: 254—256.

désia un peu ce que c'est que de fatigue"[94]. Brébeuf eut donc l'occasion de pratiquer largement le conseil qu'il donnera plus tard aux voyageurs: "si peu qu'on porte aggrée fort aux Sauvages, ne fusse qu'une chaudière"[95]. Il dut se constituer "bon mallier" comme eux et "porter des charges de cheval sur son dos"[96]. A chaque portage, il lui fallait faire au moins quatre voyages[97]. Ce détail nous renseigne sur le chargement de son canot. Brébeuf, vaillant et en santé, devait bien, à chaque voyage, porter 60 ou 75 livres. Et il n'est pas seul; on peut supposer raisonnablement que ses deux ou trois compagnons, même s'ils sont affaiblis, participent à la corvée. Il faut donc estimer à un minimum de 800 livres la cargaison de son canot[98].

Ces portages[99] se compliquaient encore des difficultés que présente toujours la marche en forêt. "Pour passer d'un lac dans un autre ou d'une rivière dans une autre, écrit le P. Chaumonot, il fallait décharger tout le bagage sur le rivage, et le porter à dos jusqu'à l'endroit navigable d'une autre rivière ou d'un autre lac, à des distances parfois d'une ou deux lieues, sans chemin tracé et au milieu des épines et des bois, des montagnes et des précipices... Ajoutez à cela que nous devions courir à la suite des sauvages qui, habitués à ce travail, marchaient avec une grosse charge... comme s'ils avaient été dans une prairie verdoyante[100]."

---

94. JR, 8: 78.

95. JR, 12: 120.

96. *Ibid.*, 122; Le P. Allouez écrit encore à propos des portages: "Avec toutes ces misères, dans les saults que nous rencontrions, je portois d'aussi gros fardeaux que je pouvois: mais souvent j'y succombois; et c'est ce qui donnoit à rire à nos Sauvages, qui se railloient de moi, & disoient qu'il falloit appeler un enfant, pour me porter avec un pacquet", JR, 50: 258. Le P. Chaumonot dit du P. Poncet: "J'ai vu quelquefois mon pauvre compagnon gémir sous la lourde charge de son autel portatif, de ses livres et autres objets. Il était baigné de sueur en même temps que de l'eau de la rivière dans laquelle il nous falloit descendre pour aborder", Martin, *Autobiographie du P. Chaumonot*, 51.

97. JR, 8: 78—80.

98. Lucien Campeau, "Voyageurs et martyrs", *Lettres du Bas-Canada*, 2 (1948): 21—22.

99. Bon nombre de ces portages reçurent par la suite des noms souvent originaux: portage de la Marquise, portage des Roses, portage de l'Epine, portage des galops, portage de la roche fendue, F.-X. de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale* (3 vol., Paris, 1744), 3: 276—277.

100. Martin, *Autobiographie du P. Chaumonot*, 51—52.

Après cela, y a-t-il place pour de nouveaux dangers? Oui, pour l'abandon et même pour la mort. A quoi ne peut-on s'attendre de la part des sauvages, natures frustes, inconstantes, intéressées? "Il ne faut quelquefois qu'un mot, quelquefois qu'un songe, quelque fantaisie, ou la moindre pensée d'incommodité, pour faire dégrader ou mettre à terre, j'ose dire, pour faire massacrer un homme"[101]. Brébeuf déclare que le maître de son canot a bel et bien médité de le semer en chemin[102]. Il en fut de même pour Allouez qu'on parla "d'abandonner en quelque Isle déserte"[103]. En 1638, le P. Jérôme Lalemant échappa de justesse à l'étranglement[104]. Il n'y a donc aucune exagération à dire que celui qui monte aux Hurons doit porter son âme en main et envisager la mort comme une présence; elle est partout, dans les bois, dans les rapides, dans le canot.

Les compagnons de Brébeuf n'eurent pas un traitement meilleur. Le P. Davost fut volé. On l'obligea à jeter ses provisions de livres, de linge et de papier, pourtant indispensables à la mission. Et finalement, on l'abandonna à l'Ile des Algonquins où il eut "dequoy souffrir à bonnes enseignes. Quand il arriva aux Hurons, il estoit si défait & abbatu, que de longtemps il ne pût se remettre[105]."

Le P. Daniel fut également abandonné de ses sauvages et contraint de changer de canot après avoir fait naufrage deux fois[106]. Pierre, l'un des domestiques, eut le même sort. Le petit Martin fut rudement traité, abandonné chez les Bissiriniens et resta en route plus de deux mois[107]. Baron fut volé et mit quarante jours à faire le voyage, seul avec un sauvage, dans un canot fort grand et fort chargé. Il dut porter lui-même tous ses paquets et, pour comble, manqua de se noyer trois ou quatre fois[108].

Brébeuf, supérieur et chef de l'expédition, souffrit particulièrement de tous ces malheurs, se déchargeant comme à plaisir sur sa

---

101. JR, 8: 86.
102. *Ibid.*, 82.
103. JR, 50: 250.
104. JR, 15: 150.
105. JR, 8: 80.
106. *Ibid.*, 84.
107. *Ibid.*, 80.
108. *Ibid.*, 98.

petite troupe. Dans son humilité, il les attribuait à ses péchés personnels, et sa charité mettait au compte de la maladie, qui affligeait alors tous les sauvages, les menaces et les abandons dont il fut l'objet de leur part[109].

VI — ENFIN, LE TERME. DURÉE DU VOYAGE

L'arrivée ne fut pas différente du voyage. Les épreuves poursuivirent Brébeuf jusqu'au terme. Il aborda à *Toanché*, où il avait séjourné de 1626 à 1629. "Mes Sauvages, dit-il, s'oublians des caresses que je leur avois faites, & de l'assistance que je leur avois rendue, pendant leurs maladies, & outre cela des belles paroles et promesses qu'ils m'avoient faites, après m'avoir débarqué, avec quelques ornemens d'Église, & quelque autre petit équipage, m'abandonnèrent là tout seul, sans vivres ny sans cabane, & reprindrent leur route vers leurs villages, distans de quelques sept lieues"[110]. Voici donc Brébeuf tout fin seul sur le rivage. Le malheur était que le bourg de *Toanché* avait changé de place depuis 1629, et Brébeuf se demandait en vérité comment il pourrait repérer le nouveau site. S'abandonnant à Dieu et priant l'ange du pays, il partit à l'aventure. A trois quarts de lieue, surgit heureusement le village de *Toanché* II.

Brébeuf y fut reçu avec enthousiasme. En un instant, toute la population se trouva rassemblée pour le "saluer et bienveigner", chacun l'appelant par son nom et lui décernant les titres les plus sympathiques: "Quoy Echom, mon nepveu, mon frère, mon cousin, es tu donc revenu ?[111] Nous voilà bien aises. Les bleds ne mourront plus, pendant ton absence, nous n'avons eu que famine"[112]. Brébeuf en eut pour deux jours avec "les caresses, visites, salutations & applaudissements" de tous ceux du village. Auparavant, il avait eu la prudence de rapatrier son petit bagage pour le soustraire à la main larronnesse des Hurons[113].

---

109. *Ibid.*, 86; JR, 10: 56.
110. JR, 8: 90.
111. *Ibid.*, 92.
112. *Ibid.*, 96—98.
113. *Ibid.*, 92.

Il consacra les quinze jours suivants à visiter les villages, à renouer les anciennes amitiés et surtout, dit-il, "à ramasser avec beaucoup de frais & de peine tout notre monde, qui abordoit ça et là, & qui ne sçachant pas la langue, n'eust pû venir nous trouver qu'apres beaucoup d'ennuy. Il est vray qu'un de nos hommes n'a pas laissé de venir sans autre adresse, que ces deux mots, *Echom Ihonatiria*, qui est mon nom et celuy de nostre village[114]."

Brébeuf, parti des Trois-Rivières le 7 juillet 1634, arriva chez les Hurons le 5 août, fête de Notre-Dame des Neiges. Donc exactement trente jours pour un voyage qui, selon lui, en prend d'ordinaire vingt ou environ[115]. Le P. Jogues, cependant, n'en mit que dix-neuf, accomplissant ainsi une espèce de record[116]. Le P. Chaumonot prit trente jours[117], les Pères Chastellain et Garnier, de vingt et un à vingt-deux jours[118]. Le P. Allouez, qui refit le trajet en 1665, partit des Trois-Rivières le huit août et fut au lac Huron le vingt-quatre du même mois[119]. C'est à Baron, semble-t-il, que revient la palme pour le temps maximum, ayant été en route plus de quarante jours[120]. La durée du voyage, évidemment, est fonction de plusieurs facteurs tels que le nombre des voyageurs, la cargaison du canot, la température, le moment de la saison, les hasards de la route. On peut estimer, toutefois, à vingt ou trente jours sa durée moyenne.

La distance ainsi parcourue, de l'avis de tous, est de trois cents lieues[121]. Si on adopte, comme base des calculs, la lieue d'une heure[122], évaluée à 4.872 kilomètres, on obtient l'équivalent, en mesure anglaise, de neuf cents milles, chiffre qui correspond assez bien aux données des cartes modernes. De Québec à Montréal, en effet, la distance est de 180 milles; de Montréal à la Baie Georgienne, de 450

114. *Ibid.*, 98.

115. *Ibid.*, 88.

116. Félix Martin, *Le P. Jogues, premier apôtre des Iroquois* (Paris, 1873), 35.

117. JR, 18: 16.

118. JR, 9: 244; 13: 22.

119. JR, 50: 248, 260, 262.

120. JR, 8: 98.

121. JR, 7: 220; 8: 74; 15: 150. Martin, *Autobiographie du P. Chaumonot*, 48.

122. Sur la légitimité de ce choix, voir les observations du P. Arthur Jones, "Old Huronia" (*Fifth Report of the Bureau of Archives for the Province of Ontario*, Toronto, 1908), 114—115.

milles. De ce dernier point à la Huronie, surtout si l'on considère que les canots devaient suivre les innombrables dentelures de cette baie particulièrement découpée, ce n'est pas moins de 200 milles qu'il faut compter. Et nous voici déjà au chiffre de 830 milles.

VII — L'AME DU ROUTIER

La Route est terminée. Nous en avons marqué les étapes et les principales difficultés. Reste à pénétrer l'âme du Routier. Quelques mots, quelques phrases, glissées à travers le texte, nous permettent de saisir, comme par l'entre-bâillement d'une porte, les sentiments qui l'animent.

Pas un instant la pensée de Dieu ne le quitte. Au milieu des difficultés de l'embarquement, plusieurs fois, dit-il, je vis "tout renversé et désespéré, jusqu'à ce que j'eus particulièrement recours à nostre Seigneur Iesus, pour l'unique gloire duquel nous entreprenons ce pénible voyage[123]."

Au soir de certains jours, après avoir bien ramé, et plié son corps sous des fardeaux trop lourds, Brébeuf n'en pouvait plus de lassitude, mais, ajoute-t-il, "mon ame ressentoit de tres-grands contentemens, considérant que je souffrais pour Dieu: nul ne le sçait, s'il ne l'expérimente[124]."

Il fut question, parmi ses sauvages, de l'abandonner en route. Qu'importe, il était soumis à Dieu et "prest à mourir pour l'honneur de son Fils nostre bon Seigneur, & pour le salut de ces pauvres Peuples[125]."

A son arrivée en Huronie, effectivement délaissé cette fois, son premier mouvement fut de se prosterner pour remercier Dieu et la Vierge de ce qu'il considérait comme les faveurs et les grâces reçues durant le voyage[126].

Le secret du Routier, il se trouve dans un incroyable amour du Christ. Si, malgré l'épuisement, l'âme jubile, c'est que Brébeuf mar-

123. JR, 8: 72.
124. *Ibid.*, 80.
125. *Ibid.*, 84.
126. *Ibid.*, 90.

che à la suite du Grand Routier: "Jésus-Christ est nostre vraie grandeur, c'est luy seul et sa croix que l'on doit chercher, courant après ces Peuples"[127]. Cette Présence, cette Amitié efface d'un trait toutes les fatigues, toutes les courbatures, toutes les avanies. A la suite du Christ, accomplissant le premier cette route que furent la Rédemption et le Calvaire, la route de la Huronie — qui, elle aussi, doit être le commencement d'une Rédemption, — apparaît combien douce:

> Quel contentement d'aller par ces saults, & de gravir sur les roches, à celuy qui a devant les yeux cet aymable Sauveur harassé de tourmens, & montant le Calvaire chargé de sa croix; l'incommodité du Canot est bien aisée à souffrir à qui le considèrera crucifié. Quelle consolation? Car il faut que j'use de ces termes, autrement je ne vous ferois pas plaisir; quelle consolation donc de se voir mesme par les chemins abandonné des Sauvages, languir de maladie, ou mourir de faim dans les bois, & de pouvoir dire avec Dieu; mon Dieu, c'est pour faire vostre sainte volonté que je suis réduit au point où vous me voyez; sur tout considérant cet homme-Dieu qui expire en la croix, & crie à son Père, *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me.* Que si Dieu parmy toutes ces incommoditez vous conserve en santé, sans doute vous arriverez doucement au pays des Hurons dans ces sainctes pensées. *Suaviter navigat quem gratia Dei portat*[128].

Brébeuf est au terme de son voyage. Les souffrances endurées par le routier ne sont que le prélude de celles qui attendent le créateur de mission. Trois ans après son arrivée chez les Hurons, en 1637, Brébeuf écrira au supérieur général de la Compagnie de Jésus, le P. Vitelleschi: "Ce champ produira sûrement ses fruits, mais dans le travail, les tribulations et la patience. Il faudra longtemps arracher, longtemps semer: plus tard on récoltera. Pour l'instant, nous semons dans les larmes et les gémissements, mais un jour viendra enfin où nous reviendrons avec des cris de joie portant la gerbe de nos moissons[129]."

René LATOURELLE, S.J.

---

127. JR, 12: 122.

128. JR, 10: 98—100.

129. Jean de Brébeuf au T.R.P. Mutius Vitelleschi, 20 mai 1637, Archives générales de la Compagnie de Jésus, Gal. 109, 1: 67—68v.